



Crise et identité

◆ **Pour citer cet article :**

Massimo De Giusti, « Crise et identité », *Cahiers du CRINI n°1*, 2020,
Création et crise en Europe, url : <https://tinyurl.com/degiusti-crise-identite>

Massimo De Giusti,
Université de Lorraine
massimo.degiusti@gmail.com

Résumé

Notre article a pour objectif d'étudier le lien entre crise et identité à l'intérieur de la civilisation européenne. Pour cela, nous avons choisi comme pierre angulaire de notre réflexion *Les Perses* d'Eschyle, une tragédie qui, en mettant en scène pour la première fois la séparation entre les Grecs et les Perses, vise à forger et célébrer l'identité grecque supranationale. Le dramaturge choisit de baser cette opposition sur les différents systèmes politiques et socio-identitaires des deux peuples : d'un côté, il nous décrit l'Empire perse, une société inégale à l'intérieur de laquelle le peuple est un conglomérat de populations hétéroclites qui n'ont rien en commun entre elles à l'exception de la fidélité forcée au roi ; de l'autre, il met en scène l'unité culturelle et politique grecque, qui demande à chaque citoyen de s'engager directement, d'être prêt à lutter pour sa famille, sa *polis* et la communauté supranationale dont celle-ci fait partie.

Après avoir étudié les liens étymologiques et historiques entre crise, séparation et identité, nous mettrons en relation ces concepts avec l'identité européenne contemporaine, en cherchant à en donner une possible définition. Notre pensée est proche de celle d'Eschyle ou plus récemment de l'historien américain Snyder : outre son histoire et sa culture, ce qui définit l'Europe et son identité – dans le passé comme de nos jours –, ce sont ses institutions et sa capacité à créer un espace de droit et de *welfare* sans équivalents dans le reste du monde.

Abstract

Our article aims to study the link between crisis and identity within European civilization. For this, we have chosen as the cornerstone of our reflection *The Persians* by Aeschylus, a tragedy that by staging for the first time the separation between the Greeks and the Persians

aspires to create and celebrate a supranational Greek identity. The playwright chooses to base this opposition on the different political and socio-identity systems of the two peoples: on the one hand, he describes the Persian Empire, an unequal society in which the people is a conglomerate of heterogeneous populations which have nothing in common with each other except a forced loyalty to the king; on the other hand, he portrays Greek cultural and political unity, which asks every citizen to engage directly, to be ready to fight for his family, his polis and his supranational community.

After studying the etymological and historical links between crisis, separation, and identity, we will relate these concepts to contemporary European identity, seeking to give a possible definition. We think along the same lines as Aeschylus and Snyder: besides its history and its culture, what defines Europe and its identity in the past as in our days are its institutions, its capacity to create an area of civil rights and welfare without equivalents in the rest of the world.

Mots clés : Crise, Identité, Séparation, Institutions, Droit, Sécurité sociale, Changement

Key words : Crisis, Identity, Separation, Institutions, Law, Welfare, Change

Crise et identité

LA REINE Qui est leur chef ? Quel est-il, celui qui commande à leur armée ?

LE CORYPHÉE Ils ne peuvent être dits esclaves, ni sujets de personne. (Eschyle, 107)

Le lien entre crise et identité est un archétype de la civilisation européenne moderne (Mosse 1974, 10-30). À partir des Lumières et de l'apparition de l'idée de nation, le mot crise assumait en effet une nuance éminemment communautaire (Mosse 1984, 78) indiquant une situation sociale et national-identitaire instable et périlleuse. Dans un célèbre passage de l'*Émile*, J.-J. Rousseau affirme par exemple que :

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfants. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet [...]. Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. [...] Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire [...]. (Rousseau 514)

À ce propos, Amartya Sen soutient que « c'est dans l'adversité que l'identité se construit » (Sen, 23), et que c'est grâce à cette identité qu'il est possible de surmonter des situations difficiles. Cependant, cette idée est bien plus ancienne. Nous en retrouvons les premières traces dans la tragédie *Les Perses* d'Eschyle, où les Grecs réussissent à remporter la bataille de Salamine face à « l'armée dorée » (Eschyle 93) formée par « toute la vigueur née dans l'Asie » (Eschyle 93) grâce à leur « sens de communauté » (McMillan, Chavis 88) et à leur perception d'une unité allant au-delà de leurs différences intérieures :

LE MESSAGER Sache-le bien en nombre de navires, / Les barbares l'emportaient. Les Grecs, dans leur flotte, / Alignaient à peu près dix fois trente vaisseaux ; / Et encore, à côté, dix navires d'élite. / Xerxès, lui (je le sais bien), en alignait mille / Dans la flotte qu'il conduisait, plus deux cent sept / Croiseurs rapides. Voici le rapport des forces : / Le dirais-tu, qu'ici nous étions dépassés. (Eschyle 115)

La crise européenne contemporaine est tout d'abord sociale et politique et semble éloigner chaque jour un peu plus les citoyens du projet d'unification continentale. L'idée reçue la plus

courante est que l'Union exige des États membres uniquement une contribution financière très lourde et des cessions de droits nationaux, sans rendre en contrepartie aucun résultat concret positif (Feltri 30). La crise identitaire européenne a pour cause la fracture entre les différentes identités nationales – qui se voient à leur fois remises en cause (Lauret 20-31) - et une identité *postnationale* (Ferry 1998) européenne qui ressemble de plus en plus au paradis de Dante : nous pouvons peut-être la vivre et l'expérimenter, mais nous ne pouvons pas la décrire précisément et la saisir dans toute son essence.

Les Perses, la seule tragédie grecque de sujet politique qui nous soit parvenue, nous offre maints points de réflexion concernant cette rupture propre à notre société. Afin de décrire une guerre qui aurait pu conduire à la domination perse de toute la Grèce, Eschyle ne choisit pas de mettre en scène un choc des civilisations ou d'affirmer la supériorité raciale et culturelle grecque (Eschyle 97), mais il représente Europe et Perse comme « deux sœurs de la même/Race » (Eschyle 101). Le dramaturge inverse le point de vue – nous sommes à Suse et tous les personnages sont perses –, et il met en scène une confrontation entre deux systèmes politiques opposés : l'un est pyramidal et repose sur un rapport de dominance, tandis que l'autre est égalitaire et composé d'hommes libres. D'un côté, le dramaturge nous présente l'Empire perse, une société inégale à l'intérieur de laquelle le peuple est tout simplement un conglomérat de populations hétéroclites qui n'ont rien en commun entre elles à l'exception de la fidélité – forcée – au « chef de l'Asie peuplée d'hommes [...] / Égal des dieux, et dont la race est née de l'or ! » (Eschyle 96) Après la défaite, le Coryphée, formé par des « conseillers bienveillants » (Eschyle 101), affirme explicitement que :

CORYPHÉE Dans l'Asie, on ne vivra plus / Assujetti aux lois des Perses, / On ne leur acquittera plus / Le tribut que l'on doit au maître, / On ne se prosternera plus / Pour recevoir leurs ordres, car / La force royale n'est plus. / Lors pour la langue des mortes / Plus d'entrave : ainsi délié, / Le peuple est libre de parler ; / Délié, le joug de la force ! (Eschyle 129)

Ce n'est pas un hasard si le nombre et le désordre de ses soldats et de ses navires se révèlent être les éléments qui vont condamner la flotte perse :

LE MESSAGER Au début, le flot de l'armée perse fit front. / Mais quand fut rassemblée, dans cette passe étroite, / La foule des vaisseaux, bien loin de s'assister, / Ils s'éventraient l'un l'autre avec leurs éperons / De bronze [...] ; cependant / Que les vaisseaux grecs, les cernant adroitement, / Les harcelaient. (Eschyle 119)

De l'autre côté, il y a justement la coordination – « adroitement » – grecque, symbole d'une unité culturelle et politique qui demande à chaque citoyen de s'engager directement à l'agora, au tribunal, au théâtre ou encore sur le champ de bataille, d'être prêt à lutter pour sa famille, sa *polis* et la communauté supranationale donc celle-ci fait partie : « LE MESSAGER Enfin, / Après s'être rués sur eux d'un seul élan, / Ils [les Grecs] rouent de coups les malheureux [...] / Jusqu'à tant qu'ils leur aient ôté la vie à tous » (Eschyle 122). Cette eurythmie macroscopique en bataille est justement la même que les spectateurs retrouvaient au niveau microscopique dans le système politique de la *polis*, et dont Eschyle veut souligner l'importance. Les soldats-citoyens sont décrits comme harmonieux, « en bon ordre » (Eschyle, 118), attaquant « d'un seul élan » (Eschyle, 122). L'antinomie entre hétérogénéité perse et homogénéité grecque est admirablement représentée à travers les chants des soldats, une harmonie à l'unisson opposée à une dissonance désordonnée :

LE MESSAGER [...] Chez les Grecs d'abord, une clameur éclatante, / Pareille à un chant, s'éleva ; tout aussi clair, / Depuis les rochers de l'île, lui répondit / L'écho. La crainte alors gagne tous les barbares, / Désarmés : ce n'était certes pas pour fuir / Que les Grecs entonnaient ce péan

solennel, / Mais bien en se jetant ardemment au combat. / [...] Allez, fils des Grecs ! délivrez /
Votre patrie [...] ! (Eschyle 117-118)

Néanmoins, il est intéressant de remarquer que le lien entre identité et scission / isolation est déjà présent dans l'étymologie du mot crise, car le mot *krisis* contient en grec ancien la nuance de séparation et de différenciation (Montanari 258). Ce concept – né dans le milieu agricole et appliqué par la suite au jargon médical – se « lie » en outre « à double fil dans la mythologie grecque avec la légende du rapt d'Europe, fille d'un roi d'Asie mineure, que Zeus, transformé en taureau, emmène dans l'île de Crète pour y engendrer les premiers *Européens* » (Wismann). La naissance même des Européens serait donc l'effet d'une séparation, d'une *krisis*, dont les conséquences identitaires sont visibles pour la première fois justement à la suite des guerres médiques (Baurain 545-585). L'opposition qui s'établit – au moins dans la perspective grecque et dans la tradition postérieure – est celle entre séparation et unité, entre esclavage et liberté, entre autocratie et droit.

C'est justement cela qu'Eschyle veut rappeler aux Athéniens. Le dramaturge met en scène l'esprit qui les avait menés à la victoire au moment décisif, alors qu'Athènes était devenue après la seconde guerre médique la capitale de la ligue de Délos, officiellement une alliance défensive, mais *de facto* un empire (Canfora 2006). C'est à ce public qu'Eschyle parle en 380 av. J.-C., 8 ans seulement après la bataille, aux mêmes personnes que celles qui, selon Thucydide, avaient entendu Périclès affirmer que l'empire signifie la tyrannie (Thucydide 263). Cette idée d'unité est transversale et s'applique aussi à l'intérieur de la communauté nationale entre les nobles et le peuple comme entre les hommes et les femmes. En effet, le texte fait de nombreuses références au fait que les Perses avaient laissé leurs femmes sans défense dans les villes : « CORYPHÉE Les femmes perses, de douleur / Prostrées languissent de l'aimée : / Celle qui a laissé partir / En armes son vaillant époux / Reste seule, sous le joug » (Eschyle 99). Au contraire, les Athéniens se rappelaient pertinemment qu'eux avaient évacué les femmes et les enfants lors de l'occupation perse de la ville.

La fracture provoquée à l'intérieur de la société perse est au contraire la véritable *hamartia* de Xerxès. Stratégiquement, Eschyle critique en particulier la politique intérieure et sociale de Xerxès : « LA REINE Je vous dirais que partout me suit cette crainte, / Que trop de richesse ne jette au sol, dans la poussière, / La Prospérité qu'édifia Darios, favorisé d'un dieu » (Eschyle 101). Pour cela, le dramaturge compare Xerxès à son père Darios – son ombre apparaît et parle sur scène –, présentant ce dernier comme une sorte de Roi illuminé concerné par le bien-être de son peuple : « LE CORYPHÉE Que servait-il donc que Darios / Fût ce maître qui maniait l'arc / Si bienveillant pour ses sujets, / Monarque bien-aimé de Suse » (Eschyle 126).

La politique intérieure de Darios visait à passer au-delà des différences, non en les négligeant, mais en trouvant des éléments fédérateurs sur lesquels faire prise et rassembler les différentes identités. À l'intérieur de cette vision, les différences ne marquent pas une séparation imperméable empêchant une reconnaissance dans une communauté plus élargie, et le lien entre le peuple et lui en est l'exemple majeur. Son *leadership* était fort, puisque son lien avec le peuple était fort, et qu'elle reposait sur une véritable synergie allant au-delà de toute imposition effective.

La véritable opposition entre les deux systèmes semble donc concerner la question des différences, un sujet inactuel inscrit aujourd'hui dans la devise même de l'Union et au cœur des discussions politiques et identitaires. La naissance d'une identité européenne a dû toujours se confronter au fait qu'« il y a eu, depuis que les hommes réfléchissent, une immense variété d'Europes » (Duroselle 18). Il s'agit d'une variété spatiale, temporelle aussi bien qu'ontologique, qui a changé sans jamais perdre de force. En effet, le concept géographique d'Europe a évolué au fil du temps suivant un parcours héliotropique de l'Asie (*Hymne Homérique à Apollon*), en passant par la Grèce (les Grecs habitent « l'Europe » (Eschyle 147) dans *Les Histoires* d'Hérodote ou dans *Les Perses* (Eschyle 151), pour arriver à la *doxa*

moderne à partir de Strabon (*Geographika*). Même le concept politique d'Europe a changé, dans l'Antiquité comme dans la modernité, avant comme après le Traité de Rome (1957) et la naissance du concept contemporain d'Europe unie, sans doute la plus importante rupture dans la conception de l'Europe. Ce n'est qu'après la création de la CEE que les frontières ont été déplacées en 1973, 1981, 1986, 1990, 1995, 2004, 2007, et enfin en 2013.

Le problème est qu'après la paix de Westphalie (1648) la perception politico-identitaire dominante attribuée aux frontières une forte dimension identitaire, en les voyant comme des limites géographiques de la communauté « nationale » (Giumelli 28-34). Comme le rappelle Amor Belhedi :

L'espace constitue un outil d'ancrage matériel et un moyen d'intermédiation qui facilite les processus d'identification et d'appropriation. [...] La territorialité renforce le processus identitaire lié au sentiment d'appartenance, conscient ou assumé, à un espace donné. Plus que d'autres supports, telles que la culture, l'ethnie ou la religion, le territoire assure la pérennité et la reproduction du processus identitaire à travers la matérialité spatiale. (Belhedi 314)

C'est pourquoi les élargissements de l'Union ont souvent remis en question l'idée d'identité européenne une fois que celle-ci a été associée à un espace politique uni, en créant ce qu'Ezra Pound appelait l'« incertitude indéfinie » (Mosse 1974, 153):

Cette crise d'identité trouve son origine dans le sentiment d'une extension apparemment indéfinie qui caractériserait une « Europe » sans limites ne parvenant pas à prendre au sérieux la question pourtant essentielle du territoire (limite de la sécurité et délimitation d'une communauté comme cadre d'appartenance et d'identification). (Hassner 115-131)

De là naît un problème fondamental pour la conception identitaire européenne. Un État est-il européen puisqu'il partage avec les autres membres des valeurs, une culture, ou une histoire par exemple, ou tout simplement parce qu'il a intégré l'Union Européenne ? Une question qui a eu des conséquences directes sur la perception des frontières internes, en contribuant à les faire ressurgir – si elles n'avaient jamais disparu réellement – dans l'imaginaire commun (Foucher). De plus, sans une notion claire des frontières externes à l'Est comme au Nord et avec un manque évident de cohésion interne, il est normal qu'il n'y ait pas un véritable contrôle du territoire et des *limites* (crise migrants).

La *krisis* européenne semble être une force en même temps centripète et centrifuge en tenant compte des variations chronologiques et sémantiques dont nous avons parlé. En citant Zygmunt Bauman, nous pourrions dire que l'identité européenne a toujours été *liquide* – au-delà de tout aspect économique du terme – à l'intérieur d'un système *flexible* qui varie et ajoute ses éléments constitutifs selon les époques et les espaces où il s'applique (Bauman 1983, 10-25).

Cette difficile définition s'est révélée au grand jour pour la première fois lors des polémiques liées au préambule à la constitution européenne en 2004. Deux polémiques majeures en sont nées : la première est relative aux racines identitaires de l'Europe, tandis que la deuxième a été provoquée par une citation de Périclès concernant le rapport entre peuple et pouvoir.

Les premières lignes du préambule affirment que les représentants politiques de tous les pays membres de l'Union Européenne agissent « S'inspirant des héritages culturels, religieux et humanistes de l'Europe, à partir desquels se sont développées les valeurs universelles que constituent les droits inviolables et inaliénables de la personne humaine, ainsi que la démocratie, l'égalité, la liberté et l'État de droit [...] » (Traité établissant une Constitution pour l'Europe). La première version de ce passage prévoyait une référence aux racines gréco-romaines et judéo-chrétiennes de l'Europe, ainsi qu'à l'héritage des Lumières, mais ensuite cette idée a été écartée (Tandonnet 2016) afin d'éviter tout risque d'exclusion. Le danger est qu'une définition de l'identité européenne la plus fédératrice possible provoque une perte

d'identité non négligeable. En paraphrasant Eschyle, l'Europe risque de ressembler davantage à l'Empire perse qu'à l'alliance grecque basée sur la perception d'affinités socio-historico-culturelles. Darios nous avait prévenus de cela il y a 2500 ans :

DARIOS Or là les guette encore l'apogée de leurs maux / Prix de leur présomption, de leurs pensées impies. / Car les soldats, en terre grecque sans scrupule, / Ont pillé les statues des dieux, brûlé les temples [...]. / S'ils ont fait tout ce mal, ils subissent des maux / Qui ne sont pas moindres – et d'autres se préparent [...] ! (Eschyle 147)

Cette séparation entre peuple et élite est à la base de la seconde polémique liée au préambule. Le choix de citer Périclès est doublement intéressant, car Périclès a été le financeur principal des *Perses*. Il était en effet le chorège lors de la mise en scène de la pièce en 472 av. J.-C., et s'il choisit de la financer, c'est justement puisqu'il en partageait et en voulait diffuser le message patriotique et identitaire, à un moment d'ailleurs décisif pour sa carrière quand il choisit d'adhérer au parti populaire plutôt que de s'allier aux aristocrates (Smith 120-165). Eschyle exploite les différents liens entre le(s) *leader(s)* et le peuple afin de distinguer les civilisations perse et grecque. La défaite perse se concrétise au moment où Xerxès se trouve sur un col séparé de son armée – « LE MESSAGER : [...] Xerxès [...] pour voir l'armée entière, il s'était établi/Sur un tertre élevé, tout après du ravage » (Eschyle 33) –, tandis que les Grecs combattent tous unis. Cette distance ou proximité entre le(s) *leader(s)* et les soldats indique également les différentes attentes qu'une victoire pouvait apporter aux uns et aux autres. En cas de victoire perse, le seul réel bénéficiaire aurait été Xerxès. En revanche, la défaite est partagée par tous, citoyens, soldats et nobles, sauf le Roi, qui est certes vaincu mais sauve et retrouve sa mère, la Reine, à Suse : CORYPHÉE Voyez ces parents sans enfants, / Pleurant leurs parents non pareilles:/oa [interjection de plainte en Grec ancien exprimant la douleur et le regret], Vieux, il leur faut encore apprendre/Jusqu'où peut aller la douleur (Eschyle 129). Au contraire, la victoire grecque est la victoire de tous les Grecs, car tous vont profiter du maintien de la liberté de la domination étrangère.

Concernant Périclès, voici le passage tiré de *L'Histoire de la guerre du Péloponnèse* de Thucydide proposé dans la première version du préambule : « Notre Constitution est appelée démocratie parce que le pouvoir est entre les mains non d'une minorité, mais du peuple tout entier » (Traité 5). Comme l'a démontré Canfora, cette traduction est erronée, car *politeia* ne correspond pas exactement au terme *constitution* dans l'acception que nous lui donnons aujourd'hui, et le concept de démocratie n'est pas tout à fait le nôtre ; seule une partie de la population bénéficiait de la citoyenneté (Canfora 2006, 34). L'intellectuel italien propose de rétablir le véritable message péricléen : « Notre régime politique a pour nom démocratie parce que, dans l'administration [*oiken*], les choses dépendent non pas du petit nombre mais de la majorité » (Canfora 2006, 14). Même à Bruxelles les rédacteurs s'étaient aperçus de cette bévue et, le 10 juillet 2003, ont apporté les modifications nécessaires (Traité).

Les Perses tout comme le discours de Périclès visent à revendiquer l'importance de « la formation qui nous a permis d'arriver à ce résultat, la nature des institutions politiques et des mœurs qui nous ont valu ces avantages [...] » (Thucydide 234). Dans le même discours, Périclès déclare explicitement que le droit est un des vecteurs identitaires majeurs pour les Athéniens :

En ce qui concerne les différends particuliers, l'égalité est assurée à tous par les lois [...]. La liberté est notre règle dans le gouvernement de la république et dans nos relations quotidiennes la suspicion n'a aucune place ; [...] enfin nous n'usons pas de ces humiliations qui, pour n'entraîner aucune perte matérielle, n'en sont pas moins douloureuses par le spectacle qu'elles donnent. (Thucydide 238)

S’inspirant peut-être des travaux des frères Grimm consacrés aux liens entre identité collective, droit et art (Foi), l’historien américain Timothy Snyder a récemment proposé comme pivot identitaire européen justement sa capacité à créer un espace de droit sans équivalent dans le reste du monde. À son avis, le Traité de Rome de 1957 établissait déjà pour tous les citoyens des droits fondamentaux mais jusqu’à présent pas toujours appliqués, tels que l’égalité des salaires ou la liberté de mouvement. En outre, il faut saluer l’action judiciaire menée par la Cour européenne des droits de l’homme, et le *welfare* européen est sans égal. Pour apprécier cela, conclut-il, il suffirait de jeter un coup d’œil sur les droits de l’homme et les systèmes de sécurité sociale sur les autres continents, et les confronter par exemple à la Charte des droits fondamentaux de l’Union européenne (Snyder 2019).

Afin que les Européens se voient comme membres d’une seule communauté identitaire et politique, l’Union a besoin d’être « ressentie » par ses citoyens aussi « à travers la civilisation, les arts et les littératures que l’expriment » (Magris 2019). Le véritable défi identitaire moderne européen est de faire face à la crise centrifuge qui traverse le continent en créant ce que Montesquieu définissait comme « une nation composée de plusieurs » (Montesquieu 88). Il ne s’agit pas de revendiquer telle ou telle autre filiation historico-culturelle, mais de se rendre compte et d’accepter que cette nouvelle supra-identité est bien réelle, et qu’elle véhicule des valeurs partagées et appliquées dans tous les États membres de l’Union. Cette identité n’est pas statique comme celle nationale *stricto sensu* ; elle est itinérante, sans pourtant partager la même mobilité spatiale que le *Far West* américain, car :

Aucune époque, aucun pays et à plus forte raison aucun groupe ni aucun individu ne peut se dire dépositaire de l’esprit européen. Seul compte l’élan de liberté qui, en s’émancipant de la contrainte des habitudes, renouvelle la donne et ouvre le chemin de la renaissance. [...] La multiplication des perspectives, des points de vue et des lignes de fuite, ne l’empêche pas de rester elle-même ; car c’est le mouvement qui l’incarne et non pas telle ou telle de ses configurations spatio-temporelles. [...] Aussi faut-il se rendre à l’évidence que l’Europe n’est pas une réalité donnée, inscrite dans l’ordre naturel des choses, mais une création humaine [...]. (Wismann 2014)

En d’autres termes, il ne s’agit pas d’une identité formée uniquement à partir d’un passé commun, mais calquée sur le présent et projetée dans le futur. Elle doit être capable d’intégrer les *nations nationales* classiques à l’intérieur d’une *nation supranationale*, et de s’adapter aux nouveaux contextes, sans oublier cependant ses traits distinctifs, tous, sans exception : être véritablement « unie dans la diversité ».

Pour appréhender cette identité, il faut un travail collectif, « d’un seul élan ». Comme l’a dit Hugo : « [...] le but de la politique grande, de la politique vraie, le voici : faire reconnaître toutes les nationalités, restaurer l’unité historique des peuples, et rallier cette unité à la civilisation par la paix ; disons aux peuples : Vous êtes frères ! » (Hugo 2019)

Bibliographie

- BAUMAN, Zygmunt, *Histoire d’Europe*, Paris, Gallimard, 1983.
BAUMAN, Zygmunt, *La Vie liquide*, Paris, Le Rouergue/Chambon, 2006.
BAURAIN, Claude, *Les Grecs et la Méditerranée orientale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.
CANFORA, Luciano, *Critica della retorica democratica*, Rome-Bari, Laterza, 2002.
CANFORA, Luciano, *La démocratie. Histoire d’une idéologie*, Paris, Seuil, 2006.
DUROSELLE, Jean-Baptiste, *L’idée d’Europe dans l’Histoire*, Paris, Denoël, 1965.
ESCHYLE, *Les Perses*, Paris, Flammarion, 2000.
FELTRI, Stefano, *Populismo sovrano*, Turin, Einaudi, 2018.

- FERRY, Jean-Marc, « Identité postnationale et identité reconstructive », *Touidi mensuel* 11, (1998), <http://www.larevue Touidi.org/fr/story/identite-postnationale-et-identite-reconstructive>, consulté le 15 mai 2019.
- FOI, Maria Carolina, *Heine e la vecchia Germania. Le radici della questione tedesca tra poesia e diritto*, Milan, Garzanti, 1990.
- FOUCHER, Michel, *Le retour des frontières*, Paris, CNRS Éditions, 2016.
- GIUMELLI, Riccardo, La nuova identità italica tra globale e locale, *Limes* 8 (maggio 2009) : 28-34.
- HASSNER, Pierre, Ni sang ni sol ? Crise de l'Europe et dialectique de la territorialité, *Culture et Conflits* 21-22 (1996) : 115-131.
- HERODOTE, *Histoires*, Livre III, Paris, Les Belles Lettres, 1949.
- HUGO, Victor, Discours au Congrès des amis de la paix universelle (21 août 1849), *Le Monde* (2019) : 14-15.
- LAURET, Pierre, Identité nationale, communauté, appartenance. L'identité nationale à l'épreuve des étrangers, *Rue Descartes* 66 (avril 2009) : 20-31.
- MAGRIS, Claudio, Il mio incontro con Macron e la ricerca di una patria europea, *Il Corriere della sera* (21 mai 2019), p. 4.
- MCMILLAN, David. W. and CHAVIS, David. M., Sense of community: A definition and theory, *Journal of Community Psychology*, 14 (janvier 1986) : 80-91.
- MONTANARI, Franco, *Vocabolario della lingua greca*, Turin, Loescher editore, 2001.
- MONTESQUIEU, *Réflexions sur la monarchie universelle en Europe*, Genève, Librairie Droz, 2000.
- MOSSE, George L., *Nazionalismo e sessualità*, Bari, Laterza, 1984.
- MOSSE, George L., *The Nationalization of the Masses. Political Symbolism and Mass Movements in Germany from the Napoleonic Wars through the Third Reich*, New York, Howard Fertig, 1974.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, « Émile », in *Œuvres complètes*, Paris, A. Houssiaux, 1852-53.
- SEN, Amartya, *Identité et violence*, Paris, Odile Jacob, 2007.
- SMITH, William, *A History of Greece: From the Earliest Times to the Roman Conquest*, Londres, Forgotten Books, 2016.
- SNYDER, Timothy, *A Speech to Europe 2019. Judenplats 1010*. 2019, www.youtube.com/watch?v=7zs41CkIjRw, consulté le 23 mai 2019.
- TANDONNET, Maxime, Racines chrétiennes de l'Europe : réponse à Pierre Moscovici, *Le Figaro* (9 mai 2016) : 14.
- Traité établissant une Constitution pour l'Europe*, pwww.conseil-constitutionnel.fr/sites/default/files/as/root/bank_mm/dossiers_thematiques/referendum_2005/3tce.pdf, consultée le 14 mai 2019.
- THUCYDIDE, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, Paris, Garnier, 1936.
- WISMANN, Heinz, « Qu'est-ce que l'identité européenne ? », *Le Monde* (13 mai 2014) : 2.

Biographie

Doctorant en littérature comparée à l'Université de Lorraine, je suis enseignant d'italien à l'École Supérieure de Commerce de Paris et à l'IPAG Business School. Précédemment, j'ai travaillé pendant 4 ans au sein du département d'italien de l'Université de Bourgogne, d'abord comme chargé de cours, puis comme lecteur. En outre, j'ai dispensé pendant 5 ans des cours de langue et littérature italiennes à l'association *Dante Alighieri*, avec laquelle j'ai organisé plusieurs conférences portant sur l'histoire italienne à l'antenne dijonnaise de Sciences PO. Actuellement, mes recherches portent en particulier sur les liens renouvelés entre le théâtre, le peuple et la nation en Europe à la fin du XIXe et au début du XXe siècle.

Biography

PhD student in comparative literature at the University of Lorraine, I am an Italian teacher at the École Supérieure de Commerce de Paris and at IPAG Business School. Previously, I worked for 4 years in the Department of Italian at the University of Burgundy, first as a lecturer, and later as a reader. In addition, I taught for five years Italian language and literature at Dante Alighieri association, with whom I organized many conferences on Italian history on the Sciences PO Campus in Dijon. At present my research focuses on the renewed links between theater, people and the nation in Europe in the late nineteenth and early twentieth century.